



JOANOT MARTORELL TIRANT LE BLANC

Traduit du catalan par Jean-Marie Barberà

Préface de Mario Vargas Llosa

DATE DE PARUTION : NOVEMBRE 2003

992 PAGES

FORMAT : 14,5 X 21,5

ISBN : 2-914777-09-4

PRIX : 30 €



ANACHARSIS

C'est en 1490 que paraissait, à Valence, le roman du chevalier valencien Jonaot Martorell, *Tirant le Blanc*. Étrange naissance d'un livre que son auteur, mort en 1465, n'a jamais vu publié, et qu'il avait dû mettre en gage pour cent réaux auprès d'un certain Marti Joan de Galba. Ce dernier, vingt-cinq ans après, fit apposer par l'imprimeur son nom sur l'ouvrage, aux côtés de celui de Martorell. On en déduisit que Galba était intervenu sur le manuscrit mais l'hypothèse, qu'elle soit vraie ou fautive, n'a que peu d'incidence sur le fond de la question.

Tirant le Blanc est non seulement le chef-d'œuvre incontesté du Siècle d'or de la littérature catalane, mais encore une création romanesque capitale dans l'histoire de la littérature universelle.

Cervantès le premier l'a qualifié de « meilleur livre du monde » et c'est Mario Vargas Llosa qui, dans trois essais réunis sous le titre de *En selle avec Tirant le Blanc* (éd. Gallimard, 1996), en a magistralement révélé toute l'envergure ; Italo Calvino n'a pas manqué de lui consacrer quelques pages dans *Pourquoi faut-il lire les classiques ?*.

Défis, batailles et cavalcades y alternent avec les joutes amoureuses et érotiques, les combats, physiques ou allégoriques, se faisant toujours au nom de l'honneur et de la vertu. Dans un univers entièrement orienté par l'éthique chevaleresque, peuplé d'arrogants infidèles, de félons, de belliqueux guerriers, de tendres jouvencelles et de subtiles donzelles, *Tirant le Blanc*, chevalier breton, parcourt le monde pour clamer les mérites de sa dame, la princesse Carmésine. Les jeux de l'amour et de la guerre se révèlent du pareil au même,

cruels et enivrants, et vont, d'un rebondissement à l'autre, à un rythme effréné, se déployer dans tous les horizons. Les pays, de l'Angleterre à la Terre Sainte, et de Constantinople à l'Afrique du Nord sont transformés en une immense lice de tournois où les affrontements naissent dans et par les mots. La prose de Martorell fait alterner les styles, joue sur les sous-entendus et les non-dits, plante les décors chatoyants d'un roman de chevalerie tel qu'il n'en fût jamais. Nulle place ici pour le merveilleux, mais le déploiement d'une réalité sensible, la méticuleuse élaboration par la phrase d'un monde plein, résonnant de la musique des dialogues, des chocs des armes, des plaintes des personnages brisés, blessés, déçus ou triomphants. Il est remarquable de voir comment l'épaisseur psychologique des protagonistes – sous des noms de fantaisie : Diaphébus, Plaisirdemavie, Veuve Éplorée –, au long des pages et des péripéties, parvient à établir une profonde connivence entre le lecteur et le roman. Et c'est ce par quoi *Tirant le Blanc* achève de surprendre : son extraordinaire modernité.

Notre traduction est basée sur le fac-similé de l'édicio princeps de 1490. J.-M. Barberà avait déjà dirigé l'édition du texte de Caylus chez Gallimard, et organisé, en 1994, le premier colloque international sur *Tirant le Blanc*, qui réunissait une vingtaine de spécialistes. Il a traduit aux éditions Anacharsis *Les Almogavres*, dont le héros malheureux, Roger de Flor, est une des principales figures dont s'est inspiré Martorell pour inventer son *Tirant*.



9 782914 777094